

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

"Vendredi, 13 octobre. — ...La nuit dernière, il s'est produit une pression formidable autour de la vieille banquise sur laquelle nos chiens sont enchaînés. Les glaçons s'étaient amoncelés plus haut que le point le plus élevé de la banquise, et s'étaient effondrés par-dessus, recouvrant notre ancre à glace et son câble, nos planches et nos traîneaux, et menaçant les chiens. Ceux-ci purent être détachés et sauvés à temps. Mais ce matin, au grand soleil, la confusion est indescriptible. Nous nous en tirons avec la perte d'un ancre, d'un morceau de câble d'acier, que nous avons été obligés de couper, de quelques pièces de bois et de la moitié d'un traîneau samoyède. Encore le tout eût-il pu être sauvé, si nous avions pris les précautions nécessaires. Mais les hommes sont devenus indifférents aux pressions...

"...Cette lutte de la glace contre la glace est un prodigieux spectacle. On se sent en présence de forces titanesques, et lorsque la grande poussée commence, il semble qu'il ne puisse se trouver un endroit sur la terre qui n'en soit ébranlé...

Mercredi, 25 octobre. — Nous avons eu une terrible pression la nuit dernière. Je me suis réveillé, j'ai senti le *Fram* soulevé, secoué, remué en tous sens ; j'ai entendu le bruit de la glace se brisant contre sa coque. Après avoir écouté un moment, je me suis rendormi avec la sensation agréable qu'il faisait bon être à bord du *Fram* : ce serait véritablement terrible d'être obligé d'aller faire une promenade au dehors chaque fois qu'une petite pression se produit, ou de fuir avec notre bagage sur le dos comme ceux du *Tegethoff*..." — Il convient de mentionner ici que, durant ce premier hivernage, l'expédition, tant était grande sa confiance dans le *Fram*, ne fit jamais les moindres préparatifs en vue d'un accident que tous jugeaient impossible.

"...Admirable clair de lune ce soir. Au milieu de ce monde de glace, argenté et silencieux, le moulin à vent tourne ses ailes sombres sur le ciel d'un bleu profond. C'est un contraste étrange : une soudaine incursion de la civilisation dans cette région fantomatique et glacée."

Le 26 octobre, l'anniversaire du *Fram*

avait été célébré à bord. Nansen évoque le souvenir du baptême du *Fram*, et de celle qui le baptisa : "...Nous étions debout sur la plate-forme ; elle jeta le champagne sur le bossoir en disant : "*Fram* est ton nom," et la lourde coque se mit à glisser doucement. Je tenais sa main serrée ; les larmes me montèrent aux yeux ; pas une parole ne put sortir de ma gorge. La coque entra dans l'eau scintillante : une brume ensoleillée enveloppait tout le tableau..."

"...Nous avons dit aujourd'hui un solennel adieu au soleil. La moitié de son disque a paru à midi pour la dernière fois au-dessus de la limite de la glace, dans le sud. Nous entrons dans la nuit de l'hiver. Que nous apporte-t-elle ? Où serons nous quand le soleil reviendra ?

Le jour se passant, le *Fram*, au gré des vents, avance ou recule avec la banquise au sort de laquelle son propre sort est lié, dans toutes les directions. De dérive régulière vers le nord, de courant pas de trace... "Ce palais de théories que j'avais élevé, rempli d'orgueil et de confiance en moi-même, bien haut, au-dessus de toutes objections, est tombé, s'est écroulé comme un château de cartes au premier souffle du vent."

Nansen, en présence, non seulement de l'immobilité du *Fram*, mais aussi de la profondeur inattendue de la mer qui le porte, paraît effectivement avoir renoncé, — au moins momentanément, — à sa théorie d'un grand courant marin qui traverserait l'océan polaire de la Nouvelle-Sibérie au Groenland. Ce sont les vents, les vents du sud seulement qu'il implore. "Je m'absorbe dans l'étude de la science des Hindous ; j'admire leur foi heureuse en des pouvoirs transcendants, en des facultés surnaturelles de l'esprit, en une vie future. Oh ! s'il était possible d'user d'une puissance surnaturelle pour obliger les vents à souffler toujours du sud !"

Cependant la vie à bord suit son cours monotone. L'apparition d'un ours qu'on tue ou qu'on manque après des péripéties variées, crée de temps à autre une diversion. Le 10 décembre, le 1^{er} Blessing, auquel l'exercice de la médecine dans ce milieu privilégié laisse décidément des loisirs, fonde un journal humoristique, le *Framsjaa*. Le 13, sur ce bateau qui porte treize personnes, une chienne sibérienne met au monde treizo petits : la coïncidence est singulière, mais les jeunes chiens, dont on ne peut d'ailleurs conserver que huit, sont d'utiles recrues. D'autant plus utiles que des luttes intestines sanglantes ont fait quelques victimes dans la meute embarquée à Khabarova.

Le 20 décembre, Sverdrup et Lars dressent, non loin du navire, un piège à ours de leur invention : pas le plus petit ourson d'ailleurs ne s'y laissera jamais prendre.

"Nous voici au jour le plus court de l'année, écrit Nansen le 21 décembre... quoique nous n'ayons pas de jour." Noël, puis le jour de l'An sont joyeusement célébrés, en dépit de l'attristante lenteur de progrès de l'expédition vers le nord. Le 25 décembre, le clou de la fête — sans médire des patisseries du cuisinier Juell — fut l'ouverture et la distribution de deux boîtes de cadeaux offertes au moment du départ, l'une par la mère de Scott-Hansen, l'autre par sa fiancée, miss Fougner. Chacun reçut avec une joie d'enfant le présent qui lui était destiné : pipe, couteau ou autre babiole. Puis parut un numéro exceptionnel du *Framsjaa*, illustré de dessins dus au fameux dessinateur arctique Hurlatu, et faisant allusion à divers incidents de la vie de banquise.

"Dimanche, 31 décembre. — Voici que le dernier jour de l'année est arrivé. Ce fut une longue année, qui a apporté à la fois beaucoup de bien, beaucoup de mal. Elle a commencé par le bien, en apportant la

petite Liv, un bonheur si nouveau, si étrange, que d'abord j'y pouvais à peine croire. Mais la séparation qui vint plus tard fut indolument douloureuse. Nulle année n'a apporté un chagrin plus grand que celui-là...

"Et vous nous avez déçus à la fin, vieille année ; vous nous avez à peine amenés aussi loin que vous le deviez. Pourtant vous pouviez faire pis ; vous n'avez pas été si mauvaise, après tout. N'avez-vous pas eu raison dans nos espoirs et dans nos calculs, et ne sommes-nous pas entraînés juste où nous désirions et espérions l'être ? Une seule chose, en définitive, nous a contrariés : je ne pensais pas que la dérive comporterait tant de zigzags.

"Jeudi, 4 janvier. — ...Je suis de bonne humeur, bien que nous dérivions de nouveau vers le sud. Après

tout, qu'importe ? Peut-être la science y gagnera-t-elle tout autant, et je suppose qu'au fond ce désir d'atteindre le pôle est une suggestion du démon de la vanité..."

Et Nansen analyse la situation de la façon suivante :

"Tous mes calculs, à l'exception d'un seul, se sont trouvés justes. Nous avons, en dépit des pronostics défavorables, suivi notre chemin le long de la côte d'Asie. Nous sommes parvenus au nord plus loin que je n'avais osé l'espérer, et à l'est aussi loin que je le souhaitais. Nous avons été, comme je le désirais, emprisonnés dans les glaces. Le *Fram* a supporté sans broncher les plus fortes pressions. Le confort, à bord, dépasse nos espérances. Nous vivons, sur la banquise, la vie d'hiver, comme si nous avions apporté avec nous un fragment de la Norvège ou de l'Europe ; nous sommes une petite partie de la terre natale. Sur un seul point mes calculs se sont trouvés en défaut, malheureusement sur un des plus importants.

"Je supposais une mer polaire peu profonde, la plus grande profondeur trouvée dans ses régions étant celle de 146 mètres, reconnue par la *Jeannette*. J'avais supposé que tous courants auraient, dans cette mer peu profonde, une influence appréciable, et qu'en particulier les courants nés à l'embouchure des rivières asiatiques se trouveraient assez forts, pour pousser la glace vers le nord. Or, j'ai trouvé une profondeur que mes lignes de sonde ne peuvent mesurer et que j'estime aujourd'hui à 1,800 mètres au moins, et peut-être le double. Toute ma foi en l'existence d'un courant est ainsi renversée : il n'y en a pas ou il est extrêmement faible ; mon seul espoir est dans les vents. Christophe Colomb a découvert l'Amérique par suite d'un faux calcul, qui n'était même pas le sien : le Ciel sait où mon erreur nous conduira. Seulement, je le répète encore : le bois

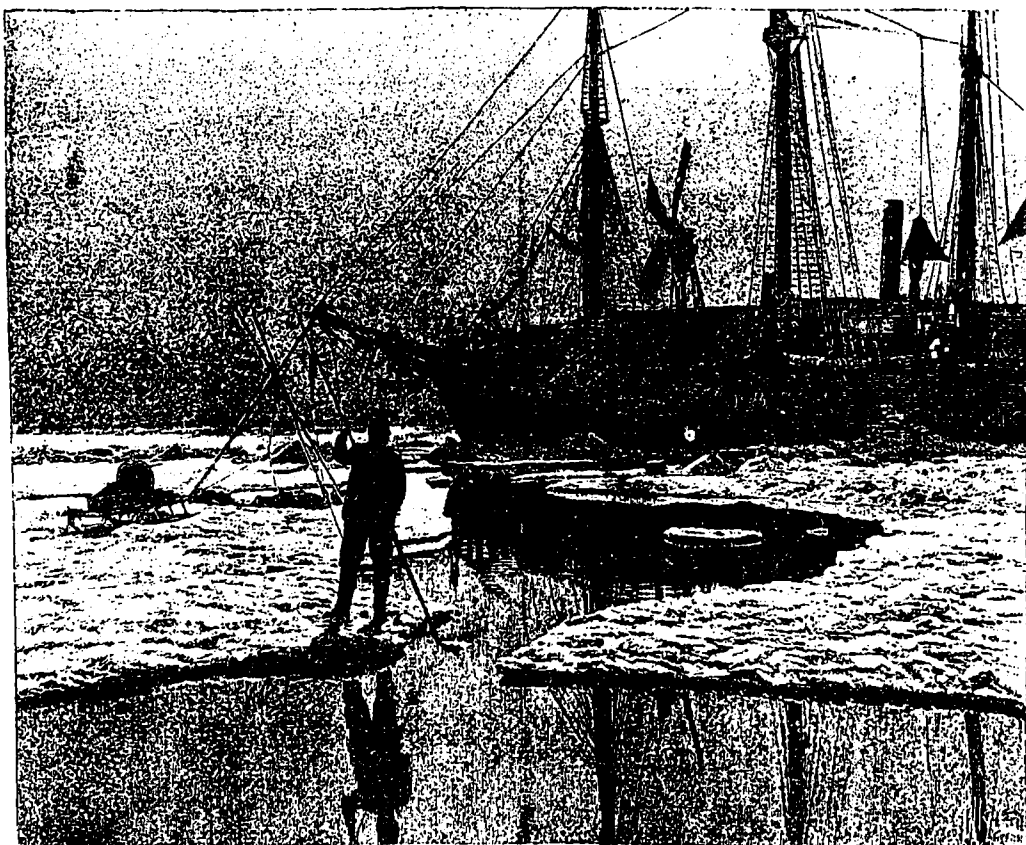


TABLEAU D'ÉTÉ (JUILLET 1894).